

Les objections à la doctrine de l'expiation

Lecture biblique : Esaïe 52 :13 à 53 :12

La croix est le symbole principal de la foi chrétienne, et en représente le cœur. C'est vrai pour la plupart des traditions du christianisme établi : il n'y a qu'à voir les églises et les carrefours des pays de vieille chrétienté. C'est vrai tout spécialement pour le christianisme évangélique que nous professons, qui reconnaît dans l'œuvre des Réformateurs un retour plus précis et plus clair à la vérité enseignée par les Écritures et qui s'est maintenu grâce aux réveils des siècles qui ont précédé le nôtre. Une multitude de nos cantiques le chantent : si nous sommes sauvés, c'est grâce à la mort de Jésus crucifié. Avec l'apôtre Paul, « nous ne voulons savoir rien d'autre que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. » (1 Co 2 :2) Le salut nous est acquis grâce à cette mort, en tant qu'elle a expié les fautes que Jésus a portées à la place des coupables. Le centre de la foi chrétienne évangélique est la doctrine de la substitution de Jésus-Christ sous le châtiment que nous avons mérités. Il y a là bien plus qu'une doctrine, c'est le cœur vivant de notre foi. On parle de la doctrine de l'expiation viciaire, substitutive et pénale. Ruben Saillens a écrit l'un de ses livres les plus influents et les plus forts, sous le titre « La croix de Jésus-Christ et l'évangélisation ». Il y met en valeur cette signification de la croix de Jésus. John Stott a écrit l'un de ses plus beaux livres sur ce même thème : « La Croix de Jésus-Christ ».

Ce centre de notre foi est aussi le centre de la cible pour bien des attaques. Déjà au temps du Nouveau Testament, l'apôtre Paul souligne que le message d'un Messie crucifié est folie pour les Grecs, ce que les gens cultivés de son époque ne peuvent absolument pas accepter dans l'Évangile que les apôtres essaient de répandre. Aux temps modernes, aussi, la doctrine a été critiquée avec virulence par de très nombreux auteurs, aussi bien dans les Églises qu'hors des Églises. Il nous faut recenser les attaques qui ont été lancées, et considérer quelles parades peuvent être proposées.

Les attaques

Nous réserverons à notre prochain article les attaques qui portent plus spécifiquement contre la substitution. Nous nous concentrerons, pour cet article, sur les objections à l'idée que la croix est un châtiment cause de salut pour les hommes.

1. Les moqueries incrédules

Il y a d'abord la lourde moquerie des incrédules pour qui il est absurde qu'une mort ignominieuse et injuste opère un quelconque salut : c'est trop irrationnel, trop invraisemblable ! C'est probablement déjà la réaction des « grecs » que Paul évoque dans la première épître aux Corinthiens. Bien des païens ont eu la même réaction dans les siècles qui ont suivi. On peut évoquer un célèbre graffiti du Mont Palatin, découvert à Rome : un soldat romain, païen, a caricaturé la foi d'un de ses camarades, chrétien. Il a dessiné une croix et, sur elle, une personne avec une tête d'âne. La légende porte l'inscription : « Alexamenos adore son Dieu. » Moquerie

d'un païen qu'un Dieu sauveur puisse être représenté comme un crucifié. Cela ne peut être qu'une ânerie !

Aussi odieux et blasphématoires – et avec moins d'excuses encore, quelques vers peu connus de Victor Hugo. C'est un texte atroce, plein de sarcasmes, où Victor Hugo se moque du cœur de la foi, lui qui, pourtant, a aussi dit que tout le monde devrait avoir la Bible. Hugo se moque de la doctrine du péché originel, puis de celle du salut. Il présente Dieu disant : « Je vais leur envoyer mon Fils dans la Judée, ils le tueront. Alors, c'est pourquoi j'y consens, ayant commis un crime, ils seront innocents. » Ces vers démontrent une opposition, une hostilité butée, au message de la Croix.

2. Le rejet du dolorisme

Plus raffiné, et pourtant proche encore, on trouve l'accusation de nombreux intellectuels modernes contre ce qu'ils appellent le dolorisme chrétien, le masochisme que l'exaltation de la croix démontre au cœur du christianisme. A leurs yeux, la foi chrétienne se caractérise par une tendance négative et répressive, hostile à toute vie, tout épanouissement, tout plaisir. Cette hostilité foncière à la vie se marque dans l'exaltation de la croix, de la souffrance, de la Passion, qui se révèle dans l'histoire du christianisme. Dans une ligne psychanalytique, on y voit un avatar des fantasmes de castration, c'est la crainte du petit garçon à l'égard de la vengeance paternelle qui se manifesterait dans ce privilège de la croix. Freud lui-même, dans « Moïse et le monothéisme », a ouvert la voie, et certains freudiens l'ont suivi dans cette interprétation de la croix comme le produit de mécanismes inconscients, correspondant à la peur et à une tendance foncièrement répressive intériorisée par le sujet.

Le courant nietzschéen, parfois en alliance avec le précédent, accuse le christianisme d'un renversement des valeurs. Il serait la forme suprêmement raffinée de la religion, invention de Paul, pour prôner la vengeance sournoise des faibles qui, ne pouvant pas affronter les forts dans une lutte courageuse et face à face, réussissent à persuader les forts eux-mêmes que la faiblesse est la valeur suprême, et que la souffrance est le chemin du salut et de la gloire. Renversement des valeurs, contre lequel Nietzsche écume, en prétendant remettre au premier rang les vraies valeurs des nobles et des guerriers. Il existe un courant nietzschéen qui demeure puissant dans notre monde intellectuel, et qui se marque par une hostilité foncière à l'idée de la croix comme source du salut.

3. Le refus d'un châtement nécessaire

Bien plus souvent, et jusque dans les églises, on rencontre une opposition à l'idée d'un châtement nécessaire voulu par Dieu comme condition pour que les hommes soient sauvés. Bien des gens acceptent la mort de Jésus comme un événement à célébrer, à commémorer, à élever en gloire, d'une certaine façon, et même comme événement du salut, mais refusent de la considérer comme la satisfaction de la justice divine, ou comme l'inflexion d'un châtement nécessaire selon Dieu pour que nous soyons sauvés. Cette pensée est rejetée avec force. La mort de Jésus est acceptée comme un modèle de renoncement : Jésus peut être honoré comme celui qui est allé jusqu'au bout dans sa fidélité à la vérité, qui a rendu témoignage et a été le martyr par excellence ; il a renoncé à toute collusion avec le système et le jeu du pouvoir ; au lieu de se laisser aux compromissions habituelles par lesquelles nous cherchons à sauver notre peau, il a été jusqu'à la mort. Cela, on l'honore ! Cela, on est prêt à le vénérer. Mais pas question de voir dans la mort de Jésus un châtement voulu par Dieu pour le salut...

3a. La mort de Jésus comme solidarité

Dans cette même ligne, on accepte aussi l'idée de la mort de Jésus comme une expression de la solidarité, à laquelle il s'est totalement livré. Nous sommes pauvres, faibles et mortels : Jésus s'est montré totalement solidaire. Certains vont jusqu'à dire, acceptant la divinité de Jésus-Christ, que

Dieu lui-même, en Jésus, s'est montré solidaire. Il est allé jusqu'au bout avec l'humanité sur son chemin de souffrance, montrant ainsi sa compassion, son amour. C'est ainsi que la croix nous sauve, comme une expression de l'amour divin qui nous touche, dégèle nos cœurs et nous permet ainsi de retrouver la communion avec Dieu. La croix nous sauve parce que là, nous voyons que Dieu est prêt à aller jusqu'au bout, jusqu'au plus profond de notre misère. C'est cette présence qui nous sauve, mais ce n'est pas un châtement qui satisferait la justice, surtout pas ! Cette idée, extrêmement courante aujourd'hui, se retrouve tout spécialement chez des théologiens catholiques. Autrefois, la théologie catholique acceptait la doctrine du châtement substitutif. Bossuet a dit des choses admirables, à ce sujet... aussi bien que Calvin ! Il n'en tirait pas toutes les conséquences, car si on le fait, on se rend compte qu'aucune œuvre ou expiation humaine ne peut s'ajouter. Si le Christ a expié tous les péchés, tout est accompli ! Cela, les catholiques ne le discernaient pas, mais ils affirmaient la doctrine de la substitution de Jésus-Christ sous notre châtement. Mais actuellement, je ne connais plus un seul théologien catholique de renom, même parmi les conservateurs, qui enseigne encore cela. Une rupture est intervenue. On peut encore citer un théologien de l'entre-deux guerres qui défend fort bien cette doctrine, sur la base de la Bible. Mais depuis, je n'en connais aucun – même si j'ai pu en manquer l'un ou l'autre. Cela paraît très significatif. Ce qui est exalté, c'est l'idée de la solidarité, de l'amour qui va jusqu'à la mort. Certains vont poétiquement jusqu'à dire que Jésus est mort d'un « trop plein d'amour » : son cœur a éclaté.

3b. La croix comme incorporation du mal en Dieu

Certains théologiens contemporains attaquent aussi la doctrine que nous professons en lui substituant l'idée d'une incorporation du mal en Dieu, par laquelle le mal est vaincu. Il est comme englouti, absorbé, par la puissance divine. De cette façon, il ne peut plus nous menacer, et le salut nous est acquis. Le mal entre comme une phase de la vie divine, de telle sorte qu'il peut être surmonté et vaincu. Cette pensée remonte sans doute à l'influence du philosophe Hegel, au 19^e siècle, qui fait du mal une phase nécessaire de la vie divine et de la vie du monde, car pour lui le monde est lui-même le devenir de Dieu. Chez certains théologiens récents, on discerne un regain de cette pensée hégélienne. La croix y prend une place importante : on parle d'une théologie du « Dieu crucifié » (Jürgen Moltmann). Si la croix est centrale, et si elle prend tant d'importance, c'est parce qu'elle implique l'incorporation du mal à la vie divine, grâce à laquelle le mal est vaincu.

3c. Le sacrifice et la violence mimétique

Un auteur difficile à classer, René Girard, a exercé une très forte influence à la fin des années 1970 et au début des années 1980, et a conçu une doctrine originale qui, elle aussi, implique le rejet très véhément de la doctrine de la croix comme sacrifice substitutif. René Girard est français, mais il enseigne dans une université américaine. Il pense avoir découvert le secret de l'histoire humaine, de ses institutions politiques et religieuses en premier lieu. C'est selon lui le mécanisme victimaire qui a fonctionné au début de l'histoire humaine. Girard découvre que la ressemblance entre les hommes, et la tendance à l'imitation (« tendance mimétique ») est plus forte chez les humains que dans toutes les espèces animales. Il cite Aristote qui, le premier l'avait dit : « L'homme est parmi les animaux celui qui est le plus propre à l'imitation. »

Cette tendance à l'imitation, cependant, ne conduit pas à la paix, mais à la guerre. D'une manière superficielle, on avait pensé jusqu'à René Girard, que plus les gens se ressemblent, plus facilement ils s'accordent, et peuvent créer ainsi une coexistence harmonieuse. René Girard s'oppose à cette idée, affirmant que plus on s'imité, plus les conflits s'exacerbent. Là où il y a imitation, surgit la rivalité. Les jumeaux qui ont en face d'eux les mêmes biens qui suscitent leur désir s'imitent, et du coup s'opposent comme concurrents. Il suffit de voir des enfants jouer ensemble, avec à leur disposition plusieurs jouets : ils se disputeront pour le même jouet. Le fait qu'un enfant choisit un jouet est imité par un deuxième enfant, qui voudra le même jouet au même moment. L'imitation, loin de conduire à la concorde, dresse l'un contre l'autre. C'est le ressort de beaucoup de disputes.

Pour René Girard, c'est cet effet conflictuel du mimétisme humain qui est à l'origine de tout ce qui a façonné ensuite l'histoire humaine. Il imagine qu'en fonction de ce mécanisme, il y a eu de fortes rivalités dans les groupes humains des commencements. Dans bien des cas, ces groupes ont dû s'autodétruire au moment où les désirs semblables dressaient les uns contre les autres. En effet, à partir d'un certain point, dans l'imitation, on oublie l'objet même pour lequel on se battait au commencement. Une imitation dans l'hostilité même se développe, chacun répond à l'autre en l'agressant de la façon dont il a été agressé, avec une escalade de plus en plus dangereuse. Dans bien des cas, les groupes humains ont dû se détruire : on n'en parle plus, parce qu'ils se sont détruits. Mais dans certains cas, au moins, la crise mimétique a trouvé une solution. C'est celle du lynchage collectif, du bouc émissaire. Le groupe en furie, repère un de ses membres quelque peu différent. Il reporte alors sur lui l'agressivité qui s'échangeait. Le groupe humain fait de l'individu un peu différent des autres, le bouc émissaire du grand trouble qui menaçait la vie du groupe. C'est le lynchage collectif, qui débouche sur la mise à mort de celui que l'on considère comme la cause de tous les malheurs. Une fois l'agressivité défoulée contre la victime, le groupe se retrouve dans la paix.

C'est cette expérience de la crise dénouée par le lynchage collectif (le « mécanisme victimaire ») qui est ensuite récupérée comme clé de toutes les institutions. Le raisonnement est le suivant : si la paix se retrouve après la mise à mort, c'est que la victime était bel et bien coupable ; si sa mort produit un tel effet, c'est que la victime devait être de nature divine, chargée d'énergie sacrée. Elle n'était pas n'importe qui. C'est cela qui a engendré les institutions politiques : René Girard croit pouvoir montrer que le roi correspond à cette victime. Dans bien des civilisations anciennes, on trouve des rituels très curieux d'intronisation où le roi est l'objet d'insultes et d'attaques, souvenirs de cette crise initiale et de sa solution. Mais le mécanisme est aussi à l'origine des institutions religieuses. Le sacrifice est une sorte de répétition, transposée et moins dangereuse, de ce qui s'est passé lors du lynchage de la victime primitive. Ce n'est pas pour rien que l'on emploie le mot « bouc émissaire ». Ce terme vient de la loi des sacrifices de l'Ancien Testament. Si l'on désigne la victime initiale comme « bouc émissaire », c'est parce que la coutume même du bouc émissaire dans le système sacrificiel des peuples, est une transposition. Sachant que c'est par ce moyen que le groupe avait résolu ses conflits et retrouvé la paix, les hommes du groupe ont décidé de répéter la scène, mais plus en douceur. Peut-être, au début, avec des sacrifices humains, puis avec des sacrifices animaliers. Mais c'est le même mécanisme fondamental qui est remis en œuvre pour régler les problèmes de la collectivité : on choisit une victime qu'on charge des péchés de tous, et sa mort apporte la paix.

René Girard considère que c'est sur un crime que toute la culture est bâtie, ainsi que tout le système des religions. Il constate avec beaucoup de force qu'il y a, sur ce plan, une différence radicale entre la Bible et tous les discours des mythes religieux. Dans les discours mythiques des peuples, la victime a mérité ce qu'elle a subi : elle a été chargée des péchés, mais elle était effectivement fautive. L'histoire est écrite par les assassins, qui disent que la victime attirait tous les malheurs et qu'il fallait bien se débarrasser de cette malfaisance, sacrée aussi d'une certaine façon parce qu'elle avait tant de puissance. C'est le cas de tous les récits des peuples, sauf de la Bible. La Bible commence en Genèse 4 par le meurtre d'Abel : dans la Bible, l'assassin est dénoncé comme assassin. Dans la Bible seule, l'innocent mis à mort est présenté comme innocent : c'est vrai depuis Abel jusqu'à Jésus. C'est un contraste extraordinaire, qui conduit René Girard à se poser en défenseur de la Bible, et de son origine « autre » par rapport aux mécanismes universels de la violence. C'est très intéressant, très réjouissant, d'un côté. Malheureusement, cela s'accompagne d'une thèse sur le sacrifice que René Girard applique à la Bible elle-même, tout en louant sa différence. Les sacrifices de l'Ancien Testament, pour lui, ne sont pas tout à fait purs : il y a un grand contraste par rapport aux mythes païens, mais on ne se dégage pas entièrement de la mentalité sacrificielle qui procède du meurtre primitif. Dans le Nouveau Testament, René Girard essaie de dire que ce n'est plus le cas. Mais il affirme que l'épître aux Hébreux retombe dans cette mentalité, et il l'expulse. Il reconnaît ailleurs de mineures défaillances, et il critique violemment la doctrine classique de la mort de Jésus-Christ comme sacrifice expiatoire. Il essaie de dire que, « dans les principaux écrits du Nouveau Testament » (Épître aux Hébreux mise à part) cette

doctrine ne se trouve pas. On a donc là une autre attaque de principe contre la doctrine de la substitution pénale.

4. Arguments mineurs ajoutés

Certains ont argué de la gratuité du pardon, qui nous est aussi ordonnée : un Dieu d'amour et de pardon ne peut pas exiger une mort, comme châtement des crimes, pour nous sauver. Ce serait contraire à ce qu'il nous demande à nous-mêmes de faire. S'il nous enjoint de pardonner sans conditions, il ne va pas demander, lui-même, qu'un prix soit payé.

D'autres ajoutent que Dieu pourrait demander le paiement d'un prix. Mais dans ce cas, il n'y aurait plus de pardon à donner, car la question serait réglée, le prix étant payé. S'il y a pardon, il n'y a pas de châtement qui soit un prix payé.

Certains sont allés jusqu'à dire que, comme prix payé, la mort de Jésus ne serait pas équivalente à la peine de l'enfer pour des millions d'individus.

Les réponses

Quelles réponses apporter à ces attaques ?

1. Une doctrine bibliquement attestée

La première réponse concerne l'attestation biblique de cette doctrine, que certains prétendent que la Bible n'enseigne pas cette doctrine. Qu'en est-il ? Si tel était le cas, il conviendrait de réformer notre doctrine en suivant la Bible, et tout notre débat serait sans objet.

Le dossier est très solide. Les déclarations fracassantes de René Girard ne trompent qu'un public ignorant de la Bible. Un nombre impressionnant de références est fait dans le Nouveau Testament à la mort de Jésus, « juste, mourant pour des injustes », fait « malédiction pour nous », dont la mort a un caractère « propitiatoire » (donc aussi expiatoire), et représente un « sacrifice pour les péchés ». Tous les auteurs du Nouveau Testament développent ces thèmes, non seulement l'épître aux Hébreux. L'enseignement est tout à fait fondamental.

On peut signaler que certains théologiens, même libéraux, ne sont pas d'accord avec cette critique, et reconnaissent que la doctrine est bel et bien enseignée dans la Bible. Rudolph Bultmann, champion de la « démythologisation » du Nouveau Testament, l'a reconnu : la doctrine de l'efficacité de la mort de Jésus-Christ assemble des théologies du sacrifice expiatoire et l'idée de la satisfaction de la justice. Il le dit, honnêtement, tout en s'opposant à cette idée. Nier la présence de cette doctrine dans l'Écriture, c'est forcer les textes et ignorer des déclarations tout à fait nettes. Un ouvrage comme celui de John Stott, *La croix de Jésus-Christ*, fournit des développements très complets sur ce sujet. Les travaux des spécialistes évangéliques, à cet égard, sont concluants.

Les théologiens catholiques et modernistes sont parfois plus subtils. Ils reconnaissent qu'il y a beaucoup de déclarations dans la Bible qui vont dans le sens de la doctrine de l'expiation, mais ils essaient de les dévaluer en les traitant comme de simples métaphores : c'était des images qui parlaient aux gens de leur temps, et qui avaient pour simple fonction d'exprimer que la mort de Jésus nous sauve. Mais nous ne devrions pas les prendre littéralement quant au « comment » de l'efficacité salutaire de la mort de Jésus. C'est beaucoup plus subtil que de prétendre que l'expiation n'est pas dans les textes. On reconnaît que la doctrine est dans les textes, mais on sape la puissance de démonstration qu'ont ces textes par rapport à la doctrine. On traite les textes

comme des jeux d'image : les destinataires avaient l'habitude de sacrifice, avaient l'idée héritée de leurs pères, que le sang d'un animal effaçait les péchés ; pour dire que Dieu, dans son amour, vient vers nous et se rend solidaire et efface ainsi le péché, les auteurs du Nouveau Testament ont pris cette image. L'argument est souvent prolongé en disant que, pour l'homme d'aujourd'hui, parler de sacrifice a perdu toute signification. Lorsque nous parlons de « sacrifice », nous évoquons tout au plus un prix important consenti pour un achat. Mais l'idée d'un sacrifice, d'une effusion de sang nécessaire pour le pardon, est tout à fait éliminée. L'idée d'un châtiment nécessaire pour que soit satisfaite la justice paraît très désagréable à beaucoup de nos contemporains, et n'appartient plus à leur champ de conscience. S'il existe encore un système pénal, avec des châtiments, c'est uniquement dans l'idée qu'il faut protéger la société de dangereux déviants, dans le but éventuel de les éduquer. Mais l'idée d'un châtiment nécessaire pour la justice est éliminée de la conscience de beaucoup. J'ai même lu un article d'un auteur qui rend compte de cette mentalité contemporaine, et affirme qu'il se garde de porter un jugement de valeur sur cette manière de penser, pour simplement constater qu'elle est une réalité. C'est la pointe extrême de la subtilité. Il est, en effet, incontestable que nos contemporains réagissent ainsi. Mais, tout en prétendant qu'on ne pose pas de jugement de valeur, on suggère malgré tout que, de ce fait, nous devons changer notre doctrine, et que nous ne pouvons pas continuer à l'affirmer comme l'ont fait les générations précédentes.

On peut répondre à ceux qui veulent saper l'enseignement biblique par ces considérations. On peut montrer, d'abord, que les textes qui parlent d'expiation ne sont pas simplement des images et des illustrations dans la Bible. Il s'agit d'une représentation qui est enseignée, comme telle. Elle correspond à une cohérence. Par un jeu de différentes images, il y a des recoupements qui nous obligent à dire que le Nouveau Testament nous inculque ici un réseau d'intelligibilité. Ce n'est pas un simple jeu d'image pour nous faire comprendre quelque chose qui, en fait, se situerait sur un autre plan. On pourrait aussi montrer que le sens sacrificiel biblique – et c'est ce qu'a ignoré René Girard – est différent des théories du sacrifice dans le paganisme. Il ne s'agit donc pas d'utiliser des idées communes, à titre d'illustration, mais de reconnaître que Dieu a pris la peine d'enseigner, par ses messagers inspirés, une doctrine du sacrifice juste, et non pas selon le mécanisme victimaire du lynchage selon Girard. C'est ainsi que l'on peut répondre à ceux qui tentent de saper la base biblique de la doctrine.

Quant aux réactions de nos contemporains, il nous faut reconnaître qu'en effet, le sens du sacrifice nécessaire s'est effrité et s'est dilué. Dans la pratique, cette réalité peut avoir des conséquences pour nous. Dans une première approche de ceux qui nous entourent, il n'est pas illégitime de considérer qu'ils ne sont pas en état de comprendre la nécessité d'une expiation. Il fut une époque où cette notion était immédiatement compréhensible, mais aujourd'hui elle n'est pas accessible d'emblée. Il faudra bien qu'ils comprennent cette notion pour être sur la même longueur d'onde que la Parole de Dieu, mais on ne commencera pas forcément par cet aspect-là du message, comme on pouvait le faire au 16^e siècle. Nous devons concéder qu'à titre de démarche pédagogique, il nous est nécessaire de tenir compte de cette évolution des mentalités. Mais, d'un autre côté, nous pouvons essayer de montrer que cette évolution des mentalités n'est ni aussi universelle ni aussi profonde que les apparences ne le suggèrent. Il reste, au fond de beaucoup de gens, le sens que, lorsqu'il y a un crime, il doit être puni. Et cela ressort ! Même ceux qui profèrent la théorie qu'il ne faut pas punir mais éduquer, lorsqu'ils sont confrontés à un acte particulièrement odieux, réagissent selon le besoin d'une justice. Ce sens d'une nécessité de satisfaire la justice n'a pas disparu. On pourrait aussi, d'un autre côté, montrer qu'il y a aujourd'hui un déplacement. Le sens de la culpabilité et de la nécessité de la justice se déplace de la responsabilité individuelle face au système judiciaire établi, à des notions plus collectives, associées peut-être aux idées de révolution. On peut aussi discerner des maladies « psycho-spirituelles » qui viennent du refoulement de ce sens de la justice, des culpabilités qui ne trouvent plus à le liquider par le moyen du sacrifice, et qui fermentent dans les profondeurs du psychisme de beaucoup. Le changement de mentalité existe donc, incontestablement, mais il est plus complexe qu'il ne semble, nous pouvons essayer de riposter sur ce terrain-là.

2. Le paradoxe de la raison

Une deuxième grande approche est de relever que la Bible elle-même nous affirme que la Croix est un paradoxe, qui fait chavirer la raison humaine ordinaire avec ses présupposés. L'apôtre Paul le dit bien : « Le message de la croix est une folie pour les Grecs. » (1 Co 1 :23) Paul le présente comme une démarche divine qui implique la condamnation des sagesse humaines. Il n'en reste pas là, et précise que, cependant, « c'est une sagesse », que nous enseignons « parmi les hommes devenus adultes » (1 Co 1 :24-25, 2 :6) ! Il faut arriver à une compréhension, à ce réseau intelligible dont nous parlions plus haut. Mais, au premier abord, le message de la Croix est un très grand paradoxe. Nous avons à le reconnaître, et à le dire, pour que nos contemporains se rendent compte que, s'ils balaient la doctrine à la façon d'un Victor Hugo, c'est qu'ils ne l'ont pas vraiment comprise. Nous ne prétendons pas qu'elle soit facile à comprendre, d'emblée. Elle ne tombe pas, d'emblée, sous le sens. C'est un grand mystère, même si une intelligence nous en est donnée. Il est important de marquer cela, en répondant à l'objection contemporaine.

3. La question du dolorisme

Il faut aussi traiter cette question du dolorisme, avec ses composantes freudiennes et nietzschéennes. La réplique devra s'attacher à dissocier le message biblique d'une certaine image historique du christianisme. La plupart de ceux qui élèvent cette critique ont en vue le christianisme catholique qui a pénétré et déterminé la culture occidentale pendant plus d'un millénaire. Il est indéniable qu'il y a eu, là, un dolorisme, avec des racines psychanalyzables. Il y a eu, là, une exaltation de la souffrance pour elle-même. Mais cette mentalité est assez différente du christianisme biblique, et de celui de la tradition évangélique. Il faut faire cette dissociation, que les gens qui nous entourent ne sont pas aptes à effectuer. La croix n'est pas un éloge de la souffrance comme telle, pas du tout ! Jésus était un « bon vivant », il aimait faire bonne chère, on le lui reprochait. Jésus aimait la vie. À aucun moment, Jésus n'a prétendu que la douleur et la souffrance ont une valeur positive et méritoire. C'est uniquement parce que la justice divine requérait que les crimes soient châtiés – on est là sur un tout autre terrain - que Jésus a pris sur lui, par amour, ce qu'il ne désirait nullement. Au jardin des Oliviers, Jésus a frémi devant cette coupe qui lui était présentée parce qu'il ne désirait pas la souffrance. Au contraire de tant de « saints » du calendrier catholique, Jésus ne désirait pas la souffrance pour elle-même. Il y a là une riposte que l'on peut lancer efficacement.

4. Les autres interprétations

Quant aux interprétations rivales à la doctrine de l'expiation, on peut montrer qu'elles sont, non seulement mal fondées quant au texte biblique, mais aussi qu'elles sont incapables d'expliquer l'efficacité de la mort de Jésus.

L'idée que Jésus est un martyr est très belle, elle est vraie dans un certain sens : mais cela ne nous sauve pas. Il y a eu bien d'autres martyrs. Mais en quoi un martyr aurait-il, en tant que tel, une valeur salvatrice ? Le nombre des martyrs pourrait montrer, au contraire, que la vérité est toujours battue et vaincue dans l'histoire. Cela serait désespérant.

L'idée que Jésus montre son amour et sa compassion en venant jusque dans notre mort est, elle aussi, très belle. Mais pourquoi la compassion implique-t-elle cela ? Venir auprès de quelqu'un dans sa souffrance, si cela peut le soulager, oui ! Mais si cela n'opère rien, si cela n'a pas d'efficacité de salut, pourquoi aller jusque là ? Là, c'est folie ! Le seul fait que Jésus est venu ne peut pas sauver. Il se développe autour de ce thème une idée, romantique et non biblique, de la souffrance comme source de vie, qui ressemble au dolorisme du vieux catholicisme, et qu'il faut dénoncer. A titre d'illustration, on pourrait imaginer le cas d'une maison en flammes. Si, pour sauver un bébé dans cette maison, quelqu'un y pénètre, subit des brûlures, et sort le bébé, c'est un acte d'amour, une compassion, une solidarité. Mais s'il n'y a personne dans la maison, et que l'on pénètre simplement pour dire : « Regardez comme je vous aime », si cela ne produit rien, c'est simplement une folie romantique.

Quant à l'idée que Dieu vaincrait le mal en l'incorporant en lui-même, comme une phase de sa vie, elle n'est pas biblique. Mais il faut aussi s'interroger sur la façon dont cela pourrait se faire. Le bien et le mal ne sont pas des substances, ni des mélanges chimiques. Il ne s'agit pas d'adopter l'image de liquides qui se diluent l'un dans l'autre. De telles images ne sont pas appropriées lorsqu'il s'agit du mal, du péché. Hegel, à l'origine de ces conceptions, allait jusqu'à parler de la force magique du négatif. Cela paraît très significatif qu'un penseur aussi brillant et rationaliste que lui ait employé le mot « magique ». Car ces théories de la mort du Christ lui donnent, en effet, une sorte d'efficacité magique. Le simple fait que le mal soit au « contact » de Dieu l'annule ou triomphe de lui « magiquement ». Il n'y a là, finalement, aucune intelligibilité qui puisse se comparer à ce que la Bible enseigne.

5. Le rapport entre l'amour et la justice

Il reste à considérer le rapport entre l'amour et la justice. La question centrale, à cet égard, concerne l'exigence d'un châtement. Tant de personnes pensent, et affirment, que l'amour qui pardonne n'exige plus le châtement. On considère que l'amour est incompatible avec la justice, on les oppose.

Notre réponse doit reconnaître que, parfois, les prédicateurs évangéliques ont fait comme si l'amour et la justice s'opposaient. On les a décrits, parfois, comme deux attributs en guerre au sein même de Dieu, la croix permettant de les réconcilier. Mais cela n'est pas dans la Bible. Il y a eu, en cela, des exagérations et des présentations malheureuses du message biblique.

C'est l'amour même de Dieu qui est un feu dévorant. L'image du feu permet de faire la jonction. L'amour de Dieu est un amour de sainte jalousie, de volonté d'union exclusive, parce que c'est notre bien. C'est l'amour de Dieu qui, dans sa sainteté, exige que le mal soit puni, et qu'une mort passe pour effacer. C'est cet amour même qui le demande, et non la justice opposée à l'amour. Le grand piège dans lequel tombent les objecteurs, ici, concerne la différence entre l'amour tel que nous pouvons le pratiquer, et celui que Dieu lui-même met en œuvre. C'est précisément parce que nous sommes à l'abri de son amour et de son œuvre de satisfaction de la justice qu'il nous est dit de pardonner sans exiger la réparation. Cela ne veut pas dire un pardon sans condition. Mais nous sommes disposés à pardonner, nous sommes disposés à l'événement de la réconciliation, mais nous ne faisons pas payer de prix. Mais cela, nous le faisons parce que Dieu se charge du prix à payer. Ce n'est pas parce que l'amour de Dieu serait un amour « à l'eau de rose », qui dirait : « J'oublie tout » ! L'amour de Dieu a cette plénitude que lui-même prend en charge le prix à payer. Sa justice n'est pas du tout opposée à son amour. Elle en est l'expression même. Si son amour n'avait pas été jusque là, jusqu'à s'occuper aussi du prix à payer pour satisfaire la justice, cet amour aurait laissé en suspens des souvenirs déplaisants, non réglés. Il y aurait là un amour bien moindre que celui que le Seigneur nous a montré. Son amour n'est pas un amour d'indulgence, mais de sainteté, qui a tout payé, en Jésus-Christ, pour nous.

Voilà la manière de situer la vérité biblique dans sa propre optique.

Henri Blocher